

Zeitschrift: Argovia : Jahresschrift der Historischen Gesellschaft des Kantons Aargau

Herausgeber: Historische Gesellschaft des Kantons Aargau

Band: 77-78 (1965)

Artikel: Philipp Albert Stapfers Briefe aus England und Frankreich 1790/91

Autor: Rohr, Adolf

Kapitel: VII: Von London nach Paris

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-68797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VII. Von London nach Paris

Begreiflicherweise fiel Stapfer im Juni 1791 der Abschied von dem gastlichen Lande schwer, wo er derart seinem innersten Wesen gemäße Lebensformen angetroffen hatte. Und wie ein Seufzer des Bedauerns klingt es schon in dem bereits erwähnten Briefe vom April: «... Je partirai certainement pour Paris dans la première semaine de Juin...» Auch nach fast zwei Jahren Abwesenheit von Bern scheint er mit seinem Zug zu weltbürgerlicher Offenheit kaum berührt von Gefühlen des Heimwehs, es sei denn der Gedanke an die ihm nahestehenden Familienangehörigen. Ungehemmter Schmerz aber tritt zutage, als er den Boden Englands eben wieder verlassen hat und der Mutter aus Calais über seine Gefühle berichtet. Bezeichnend ist auch hier wieder, wie er sich doch faßt und versucht, gleichzeitig geistig Bilanz zu ziehen und damit den Blick entschieden auf seine zukünftigen Aufgaben – «mes occupations réglées» – zu richten. Auch dieses Schreiben möge ungeteilt folgen und für sich sprechen³⁰:

«Nous venons d'arriver à Calais mon cousin et moi après un trajet de 3½ heures. J'ai l'âme profondément affligée et mon intérieur est tout à fait tapissé de noir. Nous nous sommes quitté[s] réciproquement à Londres avec beaucoup d'émotion. Je prévois que je serai abattu et triste pour longtemps. Il n'y a que la pensée de vous revoir qui est capable de me ranimer de tems en tems. Nous ne resterons pas plus de dix jours à Paris où nous contons (sic) arriver Mardi matin le 15^e de ce mois et puis poursuivre notre route par Lyon et Genève. Nous ferons quelque séjour à Vevay (sic) et Moudon et puis nous irons jeter l'ancre à Berne où je serai bien aise de reprendre mes occupations réglées et de mener une vie tranquille et j'espère contente au milieu de parens que je chéris et que je révère.

J'ai vu et entendu tout ce que l'Angleterre présente de grand, de bon, de beau et d'aimable. J'ai fait un voyage à l'Isle de Wight, le paradis terrestre, et à Portsmouth, j'ai passé une semaine dans les environs de Windsor à une maison de campagne que mon Oncle a louée pour y faire changer l'air à Fanny, j'ai été trois fois au concert de l'Abbée de Westminster exécuté par 1500 musiciens, j'ai entendu Hastings faire sa dé-

³⁰ BA, Brief vom 12. Juni 1791, Calais, an die Mutter.

fense, j'ai été témoin de la sublime dispute de Fox et Burke sur la Révolution Françoise qui a terminé par une rupture, j'ai fini enfin par dîner en compagnie avec le frère du Roi de Pologne et par être plus triste qu'un chien de chasse après une journée fatiguante. J'ai été obligé de tirer une somme considérable sur M. Zeerleder quoique le change avec la France fut alors plus bas qu'il n'avoit jamais été. Mais je prie le Papa de pas s'allarmer; je n'excéderai certainement pas la somme qu'il m'a si généreusement accordée.

Le tems, les chemins, les cieux et la terre m'ont favorisé d'une manière signalée. J'ai bien des grâces à rendre à la Providence, qu'elle m'a conduit sain et sauf. Je me suis très souvent trouvé sur la route de quelque maison de campagne aux environs de Londres dans le crépuscule sans jamais avoir eu l'honneur de voir de ces mandians (sic) hardis qui prient les voyageurs le pistolet à la main de leur donner l'aumone. Je ne suis pas aussi heureux que Mr. Tribolet dans le chapitre des aventures.

Vous trouverez dans mon cousin George un parfait Anglois sans complimens et façons, mais qui porte sa bouche sur son cœur qui est excellent. Il a eu toutes les bontés imaginables pour moi de même que ses frère et sœurs. – Il est incertain quant au tems qu'il passera en Suisse. Une bonne partie se passera au Pays de Vaud. Sa santé exigeoit réellement ce voyage.

Tout ce que j'ai vu et entendu n'a servi qu'à me convaincre qu'il faut très peu de chose pour être heureux. Je me réjouis de revoir toute la famille. Il est bon d'avoir eu l'expérience que j'ai eu afin de pouvoir apprécier chaque chose. Quand on connoît les plaisirs des grandes villes, l'imagination est en repos et on languit après la tranquillité.

Je suis persuadé qu'il y a peu de voyageurs qui s'ayent donné tant de peine que moi pour mettre à profit leur tems et pour voir tout ce qui est digne de voir que moi. Il est bon de finir en se louant. Je finirai donc et me dirai avec vérité, ma très chère Mama, votre obéissant fils,

P. A. Stapfer.»

In wechselnden Bildern ziehen so seine Erlebnisse und Begegnungen nochmals an seinem geistigen Auge vorbei. Zeit seines Lebens wird er von der formenden Kraft solch gewichtiger Erfahrungen zehren können, die er mit wachem Sinn aufgenommen und mit reflektierender Vernunft geordnet hat. Begreiflich, daß er sich in diesem Augenblick auch gesättigt fühlt und, «müde wie ein Jagdhund», Ruhe und Eingezogenheit

ersehnt. Wem wäre dies nicht schon so ähnlich ergangen ? Jedoch sollten die beiden Reisegefährten gerade in Paris noch Zeugen von Ereignissen werden, die ganz Europa mit steigender Spannung verfolgte. Stapfer wurde dort am Ende seiner Bildungsreise mit jenen erregenden Zeitfragen konkret konfrontiert, deren theoretische Diskussion – «la sublime dispute de Fox et Burke sur la Révolution Française» – er im englischen Parlament gespannt miterlebt hatte. Daß er als außenstehender Beobachter während eines Aufenthaltes von knapp zwei Wochen in Paris natürlich nicht bis auf den Grund der Dinge dringen konnte, darf uns nicht verwundern. Da aber eines der spektakulärsten Ereignisse der Französischen Revolution – der Fluchtversuch König Ludwigs XVI. – gerade in dieser Spanne vorfiel, wurden die beiden jungen Leute unverzerrt Zeugen einer akuten Krise, in der sich wie ein Wetterleuchten Kommendes andeutete und von Stapfer erkannt wurde: das drohende Ende des bourbonischen Königtums unter dem Druck der demokratisch-republikanischen Bewegung von unten. Zwar sind es bloß knapp aufs Papier geworfene Stimmungsbilder ohne ausholende Reflexionen. Man spürt sozusagen die Hast, welche die Feder führt. Aber solche kurzen Bemerkungen haben den eigentümlichen Reiz des Unmittelbaren an sich: «... J'écris, ma chère Mamma, pour vous dire que Paris est parfaitement tranquille et tout est sûr. Nous ne savons pas encore, si nous pourrons traverser la France, pour nous rendre en Suisse. Mais j'espère qu'on ne mettra point d'entraves à des étrangers munis de passeports. Nous avons été à l'Assemblée N[ationale] le jour que le Roi s'enfuit. Le soir nous entendîmes au Club des Jacobins les principaux orateurs de la France et le Héros la Fayette. Jugez combien cela a dû être intéressant. Je vous embrasse tous. Adieu. P. A. Stapfer.»³¹

Welch ein Szenenwechsel, verglichen mit London und dem englischen Unterhaus !

Doch der eben erwähnte Brief, ein schmales gefaltetes Doppelblatt, ist nur angefangen, vielleicht plötzlich unterbrochen. Stapfer nimmt ihn wieder auf, zunächst mit ein paar persönlichen Bemerkungen und einer Reminiszenz aus London. Dann folgt wie im Stil eines Bulletins: «... Le Roi des François s'est enfuit hier matin entre minuit et une heure avec Monsieur, la Reine, M. le Dauphin et Madame Royale...» Nun bricht er ab. Doch ein ohne Ortsangabe und Datum im Dossier liegendes

³¹ BA, Brief vom 22. Juni 1791, Paris, an die Mutter.

Blatt, auf das sich wohl eine Bemerkung des nachfolgenden kurzen Briefes bezieht, der die Abreise aus Paris meldet, schildert eine weitere Szene, nämlich die ungeheure Erregung und gärende Spannung in der Nationalversammlung³²: «Vous ne pouvez vous former une idée de l'agitation des esprits. Preuve en soit que les Présidents de l'Assemblée N[ationale] ont déjà usé 22 sonnettes ou cloches plutôt. Ils en sont à la 23^e, et à en juger par l'échantillon, que nous avons vu aujourd'hui elle ne sera pas de longue durée...» Wir ahnen hinter diesem Wirrwarr in der Nationalversammlung das brodelnde Paris, in dem jeden Augenblick die demokratische Bewegung elementar ausbrechen kann wie später in den Tagen des Tuileriensturmes. Aber noch hält der Damm der royalistischen Grundkräfte und derjenige der seit kurzem den Staat beherrschenden bürgerlichen Mittelklasse. Wir kennen jene Bilder: Lafayette – le Héros la Fayette – Kommandant der Nationalgarde. Wird er ein französischer Washington werden? Die Klubs: Bei den Jakobinern stellen die beiden Besucher die politische Elite fest. Das allgemeine Forum der Auseinandersetzung: die verfassunggebende Nationalversammlung, die nun über das Schicksal des arretierten Königs wird befinden müssen und in der die Gegensätze der konservativ-bürgerlichen und der radikal-demokratischen Kräfte so heftig aufeinanderprallen, daß die Vorsitzenden Mühe haben, die hochgehenden Wogen zu bändigen.

Auf jenem zunächst nicht abgesandten Blatt ein «anekdotisches» Streiflicht: «... Nous fumes logé[s] à Clermont chez la mère du Président actuel de l'Assemblée N[ationale] que nous trouvames dans la cuisine occupée à frire des pois[s]ons pour notre souper. Elle reçut les compliments que nous lui fimes sur les honneurs qu'on avoit rendus à son fils, qui étoit à présent la seconde personne du Royaume fort froidement et nous dit, qu'elle aimeroit mieux l'avoir auprès d'elle, qu'il y avoit deux ans, qu'il n'étoit venu la voir et qu'elle se fichoit bien de tous ces *beaux* decrets, qui empêchoient son cher fils, le fermier, de revenir chez lui...» Was kümmern diese alte Frau die «schönen» Dekrete der Opfernacht und die Erklärung der Menschenrechte, das Ende des Ancien régime und der Umbau, ja Umsturz der ganzen sozialen Struktur des Landes, wenn die leidige Politik einer alten Mutter den Sohn entfremdet?

³² BA, Brief vom 4. Juli 1791, Paris ?, an die Mutter; mit der Bemerkung: «Je vous envoie le commencement d'une lettre que je n'ai pas osé faire partir le jour que je l'écrivis, crainte qu'on ne l'ouvrît à la poste. Il contient quelques anecdotes qui pourront vous amuser...»